



HAL
open science

La géographie sociale des migrations, une perspective critique pour penser les sociétés de demain

Morgane Dujmovic

► **To cite this version:**

Morgane Dujmovic. La géographie sociale des migrations, une perspective critique pour penser les sociétés de demain. Fragments de Géo, Presses Universitaires de Vincennes, pp.113-127, 2022, Géo-Traverses. hal-03921494

HAL Id: hal-03921494

<https://hal.science/hal-03921494v1>

Submitted on 14 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La géographie sociale des migrations, une perspective critique pour penser les sociétés de demain

Morgane DUJMOVIC*, géographe, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France, morgana.dujmovic@gmail.com

*corresponding author

Introduction

En France, la géographie sociale s'est affirmée au début des années 1980, dans le giron des travaux de l'Ecole de Rennes (Frémont et al. 1984). Elle s'est progressivement définie comme une « *lecture géographique des sociétés* » (Di Méo et Buléon 2005), un prisme d'analyse prenant pour objet et point de départ « *l'espace des sociétés* » (Lévy et Lussault 2013). C'est une géographie qui s'intéresse à « *la production de l'espace* » (Lefebvre 2000 [1974]), en demeurant attentive au fait que si tous les individus sont de potentiels producteurs de territorialités, tous et toutes ne sont pas dotés.e.s du même pouvoir de « *création territoriale* » (Di Méo 1998). C'est en somme une géographie capable de s'intéresser aux espaces de celles et ceux qui sont considérés.e.s « en marge », qui porte le regard là où sont produites (ou reproduites) les inégalités pour les objectiver, les mettre en évidence, les dénoncer et les réduire (Veschambre 2010 : 265). Enfin, c'est une géographie qui assume un positionnement situé, dans une visée transformatrice, en proposant des outils puissants pour étudier les phénomènes d'injustice spatiale (ibid.), d'exclusion et de solidarité (Di Méo 2014), moteurs de grandes transformations sociales.

Une telle géographie ne pouvait que séduire une jeune chercheuse convaincue que l'engagement scientifique est un engagement citoyen, qui gagne à être assumé et objectivé. Ma thèse a débuté par l'observation de trajectoires migratoires marginalisées, dans un espace lui-même « *périphérisé* » (Cattaruzza et Chaveneau 2007). Elle m'a amenée sur les routes des Balkans de 2013 à 2016 pour étudier l'espace de contrôle migratoire promu par les institutions européennes dans le Sud-est de l'Europe (Dujmovic 2019). À partir du cas de la Croatie, il a été possible de montrer que le dispositif d'asile « à l'européenne » repose sur des logiques de plus en plus sécuritaires, couplées au renforcement de la surveillance frontalière ; cette évolution a d'abord été imposée par l'intégration à l'Union européenne (UE) et la candidature à l'espace Schengen de l'État croate, puis encouragée par la rhétorique de « *crise* » qui s'est consolidée en 2015 sur l'ensemble du continent. Les observations que j'ai menées sur le terrain donnent à voir la fabrique graduelle d'un espace de confinement de la migration « *indésirable* », conçu par les institutions européennes et remodelé au local. Cette thèse s'est attachée à montrer que de telles politiques génèrent de nouvelles formes d'exclusion et de solidarité, affectant en profondeur le rapport au fait migratoire des populations locales, elles-mêmes marquées par les exils yougoslaves des années 1990 et traversées par de fortes tensions socio-économiques.

En s'appuyant sur cette expérience de recherche, le texte qui suit revient sur la rencontre épistémologique entre la géographie sociale et les migrations internationales. Il présente ensuite une palette d'outils offerts par la discipline pour penser les phénomènes migratoires contemporains et saisir cet objet par définition mouvant. Enfin, dans un champ de la géographie où la notion d'engagement des chercheuses et chercheurs est bien ancrée, un questionnement s'ouvre sur les perspectives critiques d'une géographie sociale des migrations à hauteur d'individus.

Cette contribution s'appuie sur la thèse de l'auteure soutenue en 2019 à l'Université Aix-Marseille, lauréate du 1^{er} accessit du Prix de thèse 2020 du CNFG : *Une géographie sociale critique du contrôle migratoire en Croatie. Ancrages et mirages d'un dispositif*, disponible en ligne : <http://www.theses.fr/2019AIXM0646>.

1. Géographie sociale des migrations : retour sur une rencontre

« *Une nouvelle géographie sociale a vu le jour, en France, à partir des années 1970* ». Dans un article éponyme récent, Guy di Méo fait remonter sa conception d'« une géographie sociale » à la pensée d'Henri Lefebvre et aux travaux d'Armand Frémont : selon ce dernier, elle consiste en l'étude des « *interactions entre rapports sociaux et spatiaux* » (Di Méo 2016). On retrouve l'héritage marxiste des débuts à travers l'idée que ces interactions « *matérialisent les tensions, créatrices de formes géographiques, nées de la lutte des positions sociales sur l'échiquier spatial* » (*ibid.*). En effet, en s'autonomisant, ce courant de la discipline s'est penché sur les questions sociales, en particulier celles qui reflétaient des inégalités saillantes dans le contexte de la fin des Trente Glorieuses : le chômage, le logement, l'éducation, le genre, etc. C'est bien en redéfinissant l'inégalité sociale comme une inégalité spatiale que la géographie sociale a assis son périmètre d'étude : « *penser les pratiques, les usages et les représentations de l'espace, mais aussi les hiérarchies sociales, les inégalités et au bout du compte, les rapports sociaux (dissymétriques), tels qu'il se jouent à travers ces rapports à l'espace* » (Ripoll et Veschambre 2006).

À la même période, les migrations internationales se sont constituées comme champ de recherche, les « études migratoires » françaises gagnant leurs lettres de noblesse avec les travaux fondateurs du géographe Gildas Simon, initiateur en 1985 du laboratoire Migrinter à l'Université de Poitiers. Depuis le célèbre ouvrage *La planète migratoire dans la mondialisation* (Simon 2008), cet objet d'étude a été au centre d'un nombre croissant de travaux scientifiques, mais aussi d'analyses produites par un foisonnement d'acteurs non académiques (associatifs, médiatiques, politiques). Depuis l'année 2015, durant laquelle environ un million d'entrées irrégulières ont été comptabilisées sur le sol européen, contre environ 300 000 les autres années (Akoka et Guyon 2021), les décideurs politiques s'emparent volontiers de cette thématique sur le registre d'une supposée « crise migratoire » en Europe – idée à laquelle les résultats scientifiques actuels s'opposent, démontrant plutôt la pertinence d'une analyse en termes de « crise des politiques migratoires », « de l'hospitalité » ou « de l'accueil » (Dujmovic 2019 : 541-547 ; Lendaro et al. 2019). Ces évolutions contribuent à faire des migrations internationales l'un des sujets de société les plus prégnants de notre époque.

Cette brève contextualisation épistémologique permet de comprendre comment les deux champs ont pu se rencontrer et s'alimenter. Attentive aux inégalités, la géographie sociale a été mobilisée pour appréhender les espaces sociaux depuis leurs marges – par exemple les prisons françaises (Milhaud 2009). Désormais, les travaux d'Henri Lefebvre, Guy Di Méo, Jacques Lévy et Michel Lussault sont autant de sources précieuses d'inspiration pour les travaux francophones sur les migrations internationales. Si l'on considère que la géographie sociale a su évoluer à travers « *sa capacité à allier positionnement théorique et solides expériences de terrain* » (Séchet et Veschambre 2006), il n'est pas étonnant que des travaux récents s'en soient saisi pour s'engager sur des terrains sensibles comme les quartiers de travailleurs migrants à Beyrouth (Dahdah 2015), les lieux d'enfermement d'étrangers roumains et grecs (Michalon 2012, Pillant 2017) ou les trajectoires de l'exil syrien (Lagarde 2018).

Au niveau de ma propre expérience de jeune chercheuse, c'est également la relation avec le terrain qui m'a orientée vers une géographie sociale des migrations. D'abord inscrite dans un cursus de science politique, j'ai découvert avec les outils des géographes des moyens puissants pour observer, analyser puis donner à voir les inégalités produites par le contrôle de la migration.

2. Penser et donner à voir les sociétés en mouvement

Ma thèse a posé la question de recherche suivante : comment le dispositif spatial de contrôle migratoire promu par les institutions européennes médiatise-t-il les rapports entre les personnes migrantes qui arrivent sur le territoire croate et les personnes qui y sont déjà installées ? Cette question appelait une démarche multi-scalaire et multi-causale, permettant d'analyser les spatialités d'un espace migratoire en construction, entre les niveaux d'explication micro-local et macro. Plusieurs outils ont accompagné cet itinéraire de recherche entre les échelles et les dimensions de l'espace.

Premièrement, la réflexion sur les échelles, importante dans tout domaine de la géographie, irrigue le regard de la géographie sociale qui oscille « *entre structures et représentations* » tout en accordant une place de choix « *à l'individu, à l'humain, dépositaire, en tant qu'atome du social, de l'idéologie (appelons-la, si l'on veut, la culture) et de ses fonctions opératoires* » (Di Méo 2016). Cet intérêt pour l'échelle la plus fine du social amène à creuser « *au niveau du (micro)local, la meilleure distance qui soit pour appréhender comment se construisent et se reproduisent les positions sociales* », à condition de ne pas négliger que « *le travail au plus près du terrain n'a de sens que s'il s'inscrit dans la combinaison des échelles d'intervention politique et de pratiques sociales* » (Séchet et Veschambre 2006).

Deuxièmement, l'analyse des jeux d'échelles doit tenir compte des variations entre les dimensions matérielles et idéelles de l'espace social, une difficulté face à laquelle la géographie propose un panel d'outils. Guy di Méo a élaboré une grille de lecture de l'espace social, la formation socio-spatiale (FSS), qui combine quatre instances : d'une part, les instances géographique et économique formant une « infrastructure », et d'autre part, les instances politique et idéologique formant une « superstructure » (Di Méo 1998). La FSS est une clé de lecture holiste, permettant de concevoir l'espace matériel et idéal comme « *un tout* », « *une totalité sociospatiale* » (Di Méo 2014 : 45) : c'est donc la combinaison entre les quatre instances qui importe.

Pour revenir à la pensée lefebvrienne, une telle relation dialectique s'exprime à travers la notion de triplicité de l'espace, entre les dimensions « conçue », « perçue » et « vécue » de l'espace (Lefebvre 2000[1974]). La première dimension relève de l'espace élaboré intellectuellement par « *des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates* », c'est-à-dire des représentations dominantes de l'espace. La seconde concerne les pratiques de l'espace et implique des « *compétences et performances spatiales* ». La troisième, « *l'espace vécu* », est un espace de représentations, un espace « *dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination* » (id. 48). L'intérêt de la trilogie spatiale réside dans la mise en évidence des interactions existant entre ces différentes dimensions de l'espace social.

Au cours de mon doctorat, si la géographie sociale a revêtu une attractivité croissante, c'est principalement en raison de son attention « *à l'individu, à l'humain* » décrite dans l'article de Guy Di Méo (2016). C'est bien dans des réalités humaines que l'observatrice (et parfois participante) est précipitée, au travers des réalités multi-scalaires complexes auxquelles renvoie le terrain. J'ai donc progressivement entrepris de mener l'ethnographie à hauteur d'individus, en m'engageant plus catégoriquement au niveau des espaces de vie ordinaires de celles et ceux que le dispositif de contrôle concerne au quotidien : personnes migrantes maintenues voire détenues dans des camps, membres d'ONG, habitants des frontières ou riverains des camps, mais aussi fonctionnaires du ministère de l'Intérieur croate. L'ethnographie au sein de ce ministère s'est écartée de postulats structuralistes pour s'intéresser plutôt aux individus agents de l'institution, qui incarnent aussi des processus de territorialisation pluriels du contrôle migratoire de l'UE. Cette entrée actorielle a mis en évidence le hiatus entre le dispositif de contrôle macro et les pratiques du contrôle, du local au national. La figure 1 présente cet itinéraire de recherche.

[Voir figure 1](#)

Pour naviguer entre le dispositif de contrôle des migrations macro-politique et les contextes micro-locaux de réception de la migration, j'ai élaboré une méthode d'analyse multi-site et multi-scalaire, que j'ai nommée une « radiographie » (Dujmovic 2019 : 528). « Radiographier », cela consiste à multiplier les focales de l'observation, afin de mettre en relation les données pour envisager les connexions et les associations entre sites (Falzon 2009 : 11) ; cette démarche m'a amenée à me mouvoir physiquement ou conceptuellement entre différents lieux de contrôle en maintenant le regard sur la dimension actorielle qui les relie (id. 1). J'ai ainsi développé quatre focales : le regard diachronique, qui s'intéresse à l'ancrage géo-historique des sites ; le regard réticulaire, qui analyse les dynamiques de mise en réseau entre sites ; le regard micro, qui opère une plongée ethnographique à l'échelle du lieu ; le regard liminal, qui explore la nature des limites entre les lieux et leurs environnements socio-spatiaux (tableau 1).

[Voir tableau 1](#)

De plus, une telle circulation à travers les échelles implique des distorsions temporelles, entre le temps long du changement social, et la fulgurance de politiques publiques sensibles aux tempos cadencés des énoncés de crise ou de la marche vers l'UE. Il convenait de considérer non seulement « *les interactions entre rapports sociaux et spatiaux* » (Di Méo 2016), mais aussi leurs liens avec l'Histoire des sociétés et les espaces migratoires locaux. Pour historiciser mes observations, j'ai puisé dans le domaine de la géographie culturelle la métaphore du palimpseste, nom donné à des parchemins anciens partiellement effacés sur lesquels sont réinscrits des textes par couches successives, conservant certaines traces de « *l'empreinte d'activités humaines passées* » (Šakaja 2015 : 98). Comme sur des palimpsestes, les pratiques et représentations des populations locales et migrantes s'impriment dans l'espace social ; elles font œuvre de création socio-spatiale et sont à l'origine des phénomènes « *d'identité et de contrôle, d'altérité, d'intégration ou de ségrégation, voire d'exclusion, d'équité, d'égalité, de juste répartition des richesses et des moyens de les produire* » (Di Méo 1998 : 5). En m'intéressant de près aux principaux camps d'étrangers promus ou financés par l'UE en Croatie, j'ai montré que ceux-ci fonctionnent comme des palimpsestes, en tant qu'espaces supports conservant à travers le temps l'empreinte de différentes activités d'accueil et de contrôle : le refuge, la détention, le transit et la frontière Schengen (figure 2).

[Voir figure 2](#)

La notion de « triplicité de l'espace », quant à elle, invite à adopter plusieurs points de vue sur les lieux emblématiques du contrôle migratoire. En l'appliquant au terrain, on peut voir les camps d'étrangers comme des « espaces conçus » par excellence, répondant souvent à des plans-types élaborés à distance du terrain. Toutefois, la pratique spatiale de ces camps (ou « espace perçu ») est le fait d'acteurs multiples, qui ne sont pas tant les décideurs ou négociateurs européens et nationaux, que les acteurs mettant en œuvre les politiques au niveau méso – élus et notables, mais aussi membres d'associations ou habitants riverains des camps. Les personnes migrantes qui y sont placées sont d'évidentes productrices de territorialité, par leur pratique quotidienne de ces camps. En outre, ce groupe d'acteurs est en capacité de produire un espace de représentations (ou « espace vécu ») qui subvertisse les fonctions des camps, comme en témoignent des actes de résistances qui ont pu y être recensés : des graffitis, des grèves de la faim, des révoltes (Dujmovic 2019 : 433). La carte 1 est le résultat d'une expérimentation visant à représenter plusieurs dimensions de l'espace social du contrôle, tel qu'il m'a été donné à voir dans les pas de Rachid, demandeur d'asile en Croatie. La juxtaposition de deux techniques graphiques, entre cartographie informatique et manuscrite, illustre l'imbrication entre les compétences ou tactiques de la pratique spatiale d'une part, et d'autre part, les dimensions symboliques ou imaginaires de l'espace, liées aux affects, aux émotions, aux représentations.

[Voir carte 1](#)

Les interactions entre les personnes migrantes placées dans des camps et les individus riverains de ces camps impriment dans l'espace social des représentations sur l'Autre, en même temps que

l'espace social organise les distances et les proximités entre les groupes et individus. Les pratiques et les représentations de cet ensemble d'acteurs reflètent des seuils mouvants dans un espace de co-présence en remodelage permanent. Pour en rendre compte, j'ai tenté de représenter la trilogie spatiale de Ružica, habitante de la frontière Croatie/ Serbie, exilée durant la guerre des années 1990, puis spectatrice de l'encampement progressif de sa région natale, à mesure que l'intégration de la Croatie à l'UE puis à l'espace Schengen devenait une certitude. Si le résultat cartographique est pour l'heure peu lisible, il offre néanmoins des perspectives de recherche stimulantes pour penser et donner à voir la complexité de cet espace social en mouvement.

[Voir carte 2](#)

3. L'espace social des migrations au cœur des sociétés de demain

La mise en relation de ces différentes dimensions spatiales et temporelles a fait émerger des résultats centraux de mon doctorat. Tout d'abord, le contrôle de la migration s'apparente à un processus de construction politique, sociétal et historique d'un espace de confinement de la migration « indésirable » : la légitimation d'un tel espace repose sur l'illégalisation des individus confinés. Cependant, la consolidation de dynamiques d'exclusion, voire de conflictualité, n'empêche pas l'existence de terrains locaux favorables à l'accueil de populations en migration, en dépit des politiques migratoires restrictives. Ainsi, il est possible de renverser la causalité entre échelles : ces résultats ne montrent pas tant les incitations de l'UE sur l'État croate en voie d'intégration, que l'intégration infructueuse des politiques migratoires européennes au sein des espaces sociaux locaux, co-produits avec les individus en migration.

De tels espaces ouvrent aux objets d'étude fondamentaux que sont les phénomènes d'exclusion, d'hospitalité et de solidarité ; c'est pourquoi la géographie sociale « *est en bonne position pour dialoguer avec les autres sciences sociales* » (Séchet et Veschambre 2006). On peut même avancer que la géographie sociale partage non seulement ses objets mais aussi ses méthodes principalement qualitatives avec des disciplines sœurs, comme avec « *des domaines très variés en géographie* », tels que la géographie culturelle avec « *les travaux de Jean-François Staszak sur l'ethno-méthodologie* » ou ceux « *de Béatrice Collignon sur l'éthique* » (Morange et Schmoll 2018).

Par conséquent, une discussion s'ouvre sur les spécificités de cette tradition de la géographie. En particulier : quelles sont les perspectives critiques d'une géographie sociale des migrations ? Finalement, que reste-t-il d'heuristique dans ce croisement, dès lors que les travaux critiques se multiplient de toute part sur le thème des migrations internationales, dans le contexte de la répression démesurée qui atteint les personnes en migration ? À cette question ouverte, ma jeune recherche doctorale ne peut apporter que des pistes situées dans un contexte de réalisation singulier. Elles sont au nombre de trois : théorique, méthodologique et éthique.

Théoriquement, l'ouverture transdisciplinaire permise par la géographie sociale incite à l'exploration scientifique. Si les notions de FSS et de triplicité de l'espace ont véritablement servi d'outils pour affûter mon regard de géographe, le pas théorique majeur de ma thèse a consisté à croiser ce bagage de la géographie sociale avec le concept foucauldien du « dispositif », c'est-à-dire : « *un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non-dit* » (Foucault 1994 [1977] : 299). À travers cette définition, on retrouve l'imbrication entre éléments matériels et éléments idéels (ou discursifs) de l'espace social, que j'ai requalifiés dans ma thèse par les métaphores de l'*ancrage* et du *mirage*. Les ancrages du dispositif traduisent une expérience matérielle : le dispositif de contrôle migratoire ne se déploie pas dans un espace vide, il « jette l'ancre » dans l'épaisseur de territoires qu'il contribue à reconfigurer. Les mirages

du dispositif relèvent d'une dimension idéale : ce sont les représentations projetées sur l'espace, ou créées avec la donnée spatiale, comme celles d'un eldorado européen, d'une frontière infranchissable, d'une invasion migratoire, etc. Dans l'espace social que j'ai arpenté en Croatie, cette confrontation de la matérialité et de l'idéalité est déterminante dans les contextes de rencontre entre personnes migrantes et non migrantes, donc dans les possibilités de réalisation du changement social.

Méthodologiquement, comme dit précédemment, c'est l'attention « à l'individu, à l'humain » qui s'est révélée séduisante, mais aussi heuristique pour incarner ces transformations (Di Méo 2016). Dans leur introduction générale à *Penser et faire la géographie sociale* (2006), Raymonde Séchet et Vincent Veschambre insistent : « *s'il est un aspect qui est particulièrement révélateur d'une évolution de la géographie sociale, c'est bien l'irruption de l'individu* », mais cette échelle fine n'a d'intérêt que « *dans une démarche d'articulation et non plus d'opposition entre l'individuel et le collectif* ». Dans le domaine des migrations, en particulier, il m'a semblé que la montée en généralité concerne non seulement le passage de l'individu à la société d'aujourd'hui, mais aussi à la société de demain. En m'engageant dans une ethnographie à hauteur d'hommes et de femmes, un enjeu implicite de ma recherche a été de rendre visible des populations affectées par le contrôle des migrations, mais aussi la capacité de ces personnes à questionner les politiques d'immigration et d'asile en Europe. Il s'agissait de mobiliser des récits marginalisés pour questionner des espaces frontaliers eux-mêmes considérés comme des marges ou confins en Europe. Plusieurs parties conclusives de ce travail doctoral sont consacrées à des récits bruts (de personnes migrantes et non migrantes) qui font aboutir l'argumentaire sur des alternatives aux politiques de fermeture des frontières qu'ils et elles ont formulées. Le projet cartographique disséminé au fil des pages visait également à produire un espace pour ces récits, en incluant les protagonistes des parcours migratoires dans la réalisation de leurs propres cartes de parcours. La perspective critique que j'ai souhaité ouvrir par ces méthodes visait à créer des brèches et des interstices au sein du discours savant, pour susciter des regards liminaux et prospectifs sur les réalités de la migration et de son contrôle.

Enfin, une perspective éthique mérite de conclure ce questionnement à propos d'un champ de la géographie où la notion d'engagement des chercheuses et chercheurs ne fait plus débat. Raymonde Séchet et Vincent Veschambre (2006) l'expliquent aussi : la géographie sociale « *reste une géographie impliquée, ou plutôt engagée, parce que les géographes sociaux ne sauraient se départir de leurs aspirations pour un monde plus juste, aujourd'hui et demain, et donc de leur regard attentif aux inégalités, aux dominations, aux drames humains, et à la manière dont ils sont vécus* ». S'il ne fait aucun doute que la géographie sociale « *ne peut être qu'une géographie de l'action et des acteurs* », « *en prise avec les réalités du monde et se voulant utile et prédictive* » (ibid.), on se demande plus rarement en quoi consiste (ou devrait consister) cette action, cette implication, cet engagement ? S'agit-il seulement d'éclairer les choix citoyens, politiques ? Comment peut-on, en géographe social, relier la critique et l'utilité ?

C'est précisément la question posée par l'anthropologue Didier Fassin dans son article « *Une science sociale critique peut-elle être utile ?* » (2009). La question renvoie au rapport au terrain ethnographié, patiemment construit et arpenté, avec lequel se développe un rapport presque intime, et duquel on est finalement amené à se décentrer par le passage de l'empirie à la théorie : est-il possible qu'il existe, dans ce mouvement de mise à distance, une quelconque neutralité ? N'est-ce pas pour produire un changement au cœur de ce terrain patiemment apprivoisé que l'on est poussé à écrire ? D'ailleurs, quelle personne responsable d'une recherche pourrait affirmer que sa recherche ne doit rien changer au cours des choses ? La géographie sociale nous rappelle que nous faisons partie de cet espace que nous étudions, et que nous transformons – cet espace palimpseste qui conserve des traces du passé mais fournit sans cesse un nouveau support à l'œuvre narrative de la société (Lefebvre 2000 [1974] : 265). Elle correspond ce que Didier Fassin nomme une manière critique « *d'être dans le monde* » (Fassin 2009 : 200). Son apport fondamental

réside dans son ambition transformatrice assumée : elle est potentiellement utile, parce qu'elle se donne d'emblée pour projet de réduire les inégalités qu'elle dénonce.

Quelle est, en définitive, la perspective critique portée par une telle géographie lorsqu'elle prend pour objet les migrations internationales contemporaines ? Désormais, les mots de la recherche semblent manquer pour exprimer la violence constatée aux frontières européennes : « *crise du système Schengen* » (Kasperek 2016) ? « *Crise en Europe/de l'Europe* » (De Genova et Tazzioli 2015) ? « *Crise de l'accueil, de l'hospitalité et de la solidarité dont souffre le vieux continent* » (Lagarde et Picard 2016) ? Une violence sans nom a pris le pas sur les incohérences du dispositif de contrôle migratoire (Dujmovic 2019 : 731). Ces réalités forcent la chercheuse ou le chercheur à un engagement concret, réalisé hors de la recherche : avec l'ambition de réduire les inégalités induites par le contrôle migratoire, peut-on se cantonner à l'espace majoritairement sédentaire d'un environnement de travail ? Peut-on tenir ensemble le confort offert par la recherche académique et la violence opposée aux projets migratoires ? Est-il éthique de construire la progression d'un projet scientifique sur le constat d'injustices qui alimentent cette progression ? En somme, peut-on encore se limiter à faire de la recherche avec de tels paradoxes ?

Si la géographie sociale ne résout pas d'emblée cette question, au moins donne-t-elle la possibilité de dépasser la seule posture de chercheuse en assumant son entière inscription dans le monde social. En s'affirmant comme « *un humanisme* » (Di Méo 2014) elle suscite d'autres manières de faire de la recherche. C'est pourquoi la géographie sociale est une perspective critique pour penser les sociétés de demain.

Bibliographie

Akoka, Karen et Guyon, Anthony (2021). « Migrants et réfugiés, la construction de deux "étiquettes" ». *Nonfiction*, mis en ligne le 29/11/2021, consulté le 19/12/2021.

Cattaruzza, Amaël et Chaveneau, Emmanuelle (2007). « Ni voisins, ni membres. La "périphérisation" des Balkans occidentaux via le processus d'adhésion à l'UE ». *L'Espace Politique*, n°2, « Les périphéries de l'Union européenne », mis en ligne le 03/08/2007, consulté le 19/12/2021.

Dahdah, Assaf (2015). *Habiter la ville sans droits. Les travailleurs migrants dans les marges de Beyrouth (Liban)*. Aix-en-Provence, UMR TELEMMe (AMU/CNRS), thèse de doctorat en géographie.

De Genova, Nicholas et Tazzioli, Martina (dirs..) (2015). *Europe/Crisis: New Keywords of "the Crisis" in and of "Europe"*. New Keyword Collective, consulté le 19/12/2021.

Di Méo, Guy (1998). *Géographie sociale et territoires*. Paris, Éditions Nathan.

Di Méo, Guy (2014). *Introduction à la géographie sociale*. Paris, Armand Colin, « Cursus Géographie ».

Di Méo Guy (2016). « Une géographie sociale ». *Cybergeo: European Journal of Geography*, « Les 20 ans de Cybergeo », mis en ligne le 18/08/2016, consulté le 19/12/2021.

Di Méo, Guy et Buléon Pascal (2005). *L'espace social : Lecture géographique des sociétés*. Paris, Armand Colin.

Dujmovic, Morgane (2019). *Une géographie sociale critique du contrôle migratoire en Croatie. Ancrages et mirages d'un dispositif*. Aix-en-Provence, UMR TELEMMe (AMU/CNRS), thèse de doctorat en géographie.

Falzon, Mark-Anthony (2009). *Introduction*. In Falzon, Mark-Anthony (dir.), *Multi-sited Ethnography. Theory, Praxis and Locality in Contemporary Research*. Londres, Ashgate Publishing Limited : 1-23.

Fassin, Didier (2009). « Une science sociale critique peut-elle être utile ? ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, Hors-série n°9 : 199-211.

- Foucault, Michel (1994 [1977]). *Dits et écrits 1976-1979*. Paris, Gallimard.
- Frémont, Armand, Hérin, Robert, Chevalier, Jacques et Renard Jean (1984). *Géographie sociale*, Paris/New York, Masson.
- Kasperek, Bernd (2016). « Routes, Corridors, and Spaces of Exception: Governing Migration and Europe ». *Near Futures Online*, n°1, mis en ligne en mars 2016, consulté le 19/12/2021.
- Lagarde, David (2018). *Sur les routes de l'exil syrien. Récits de vie et parcours migratoires des réfugiés de Deir Mqaren*, Toulouse, UMR LISST (Université de Toulouse), thèse de doctorat en géographie et aménagement.
- Lagarde, David et Picard Julie (2016). « Quand les migrants arrivent en ville : politiques et pratiques de l'hospitalité et de la citoyenneté ». *Diasporas*, n°28 : 155-161.
- Lefebvre, Henri (2000[1974]). *La production de l'espace*. Paris, Anthropos.
- Lendaro, Annalisa, Rodier, Claire et Lou Vertongen, Youri (2019). *La crise de l'accueil. Frontières, droits, résistances*. Paris, La Découverte.
- Lévy, Jacques, Lussault, Michel (2013). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Michalon, Bénédicte (2012). « La mobilité au service de l'enfermement ? Les centres de rétention pour étrangers en Roumanie ». *Géographie et cultures*, n°81 : 91-110.
- Milhaud, Olivier (2009). *Séparer et punir. Les prisons françaises : mise à distance et punition par l'espace*, Bordeaux, Université Michel de Montaigne, thèse de doctorat en géographie.
- Morange, Marianne et Schmoll, Camille (2018). « Entretien avec Béatrice Collignon sur "Les outils qualitatifs en géographie" ». *Annales de Géographie*, n°722 : 427-438.
- Pillant, Laurence (2017). *La frontière comme assemblage. Géographie critique du contrôle migratoire à la frontière orientale de la Grèce*. Aix-en-Provence, UMR TELEMMe (AMU/CNRS), thèse de doctorat en géographie.
- Ripoll, Fabrice et Veschambre, Vincent (2006). « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale ». In Séchet, Raymonde et Veschambre, Vincent (dir.), *Penser et faire la géographie sociale : Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*. Rennes, PUR.
- Šakaja, Laura (2015). *Uvod u kulturnu geografiju*, Zagreb, Leykam International.
- Séchet, Raymonde et Veschambre, Vincent (2006). « Introduction générale ». In *Penser et faire la géographie sociale : Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*. Rennes, PUR.
- Simon, Gildas (2008). *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris, Armand Colin.
- Veschambre, Vincent (2010). « Appréhender la dimension spatiale des inégalités : l'accès au "conservatoire de l'espace" ». In Bret, Bernard, Gervais-Lambony, Philippe, Hancock, Claire, Landy, Frédéric (dir.), *Justice et Injustices Spatiales*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre : 263-279.

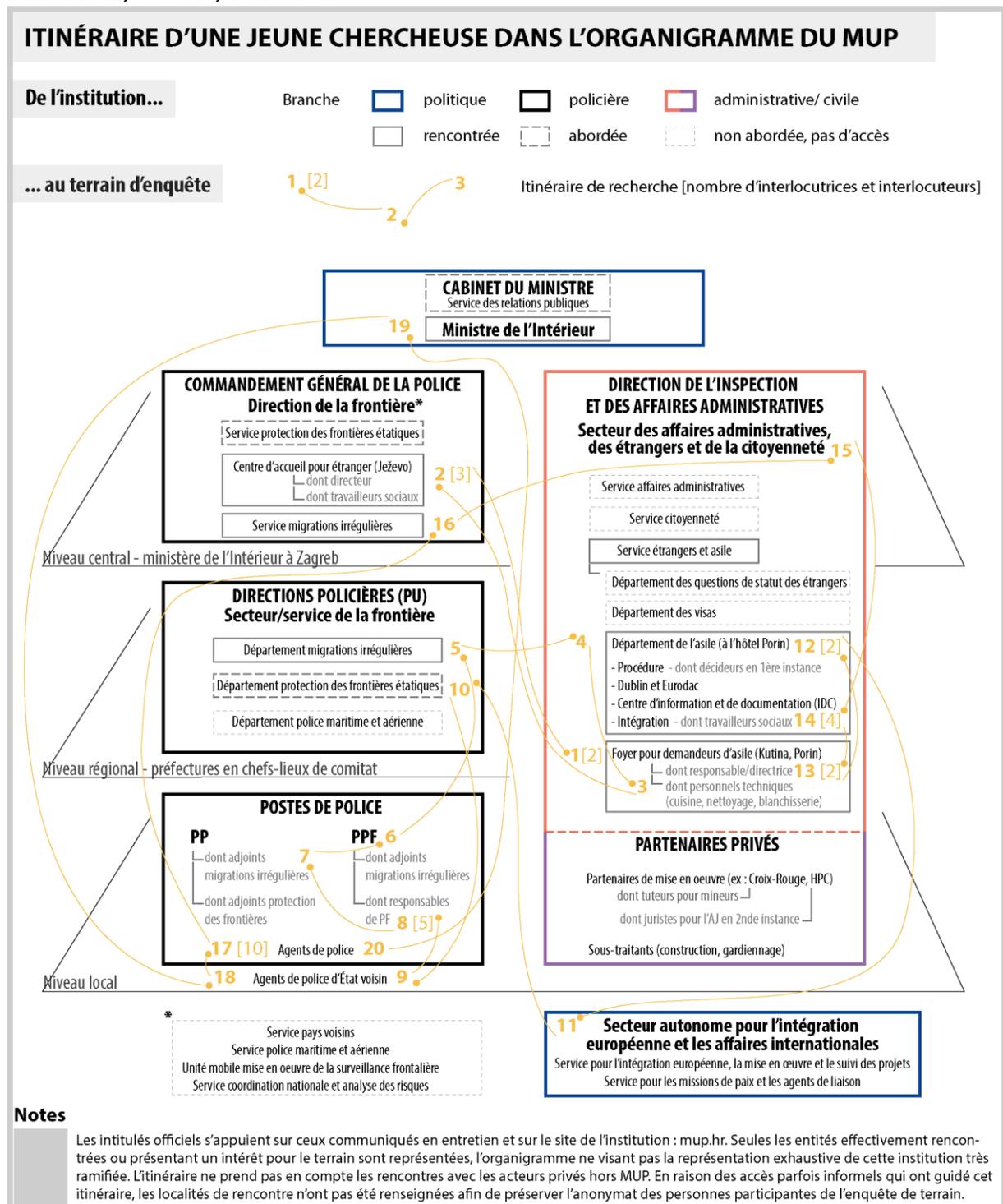
Figures

Tableau 1. Principes de la méthode radiographique

Ordre de restitution	Regard radiographique	Principe spatial des opérations de contrôle	Échelle d'analyse	Variables d'observation de l'espace	Résultats : dynamiques spatiales du dispositif
NIVEAU MICRO					
1	DIACHRONIQUE	Localisation, mise en lieu	Le site : le lieu et son environnement social Locale	<i>Architecture externe Topographie, paysage Topologie, voisinages Toponymie, nommage</i>	Narration Inscription Réactivation
3	MICRO	Séparation, délimitation	L'intérieur du lieu Locale	<i>Architecture interne Accès Ressources/contraintes Hiérarchies spatiales</i>	Miniaturisation Hiérarchisation Concentration
NIVEAU MÉSO - MACRO					
2	RÉTICULAIRE	Mise en réseau	Les lieux Continentale/nationale	<i>Relations fonctionnelles Relations actorielles Relations mobilitaires</i>	Continuité Connexité
4	LIMINAL	Organisation sociale des distances et proximités	Les sites : les lieux et leurs environnements sociaux Locale/nationale	<i>Nature des limites socio-spatiales Représentations inter-groupales Modes d'interactions Modes de franchissements</i>	Détournement Dilatation Viscosité

Source : Dujmovic 2019, p. 529

Figure 1. Itinéraire d'une jeune chercheuse dans l'organigramme du ministère de l'Intérieur, Croatie, 2013-2016



Source : Dujmovic 2019, p. 206

Figure 2. L'espace palimpseste du transit : les traces d'un ancien hôtel dans un camp pour demandeurs d'asile de Zagreb, 2014-2015

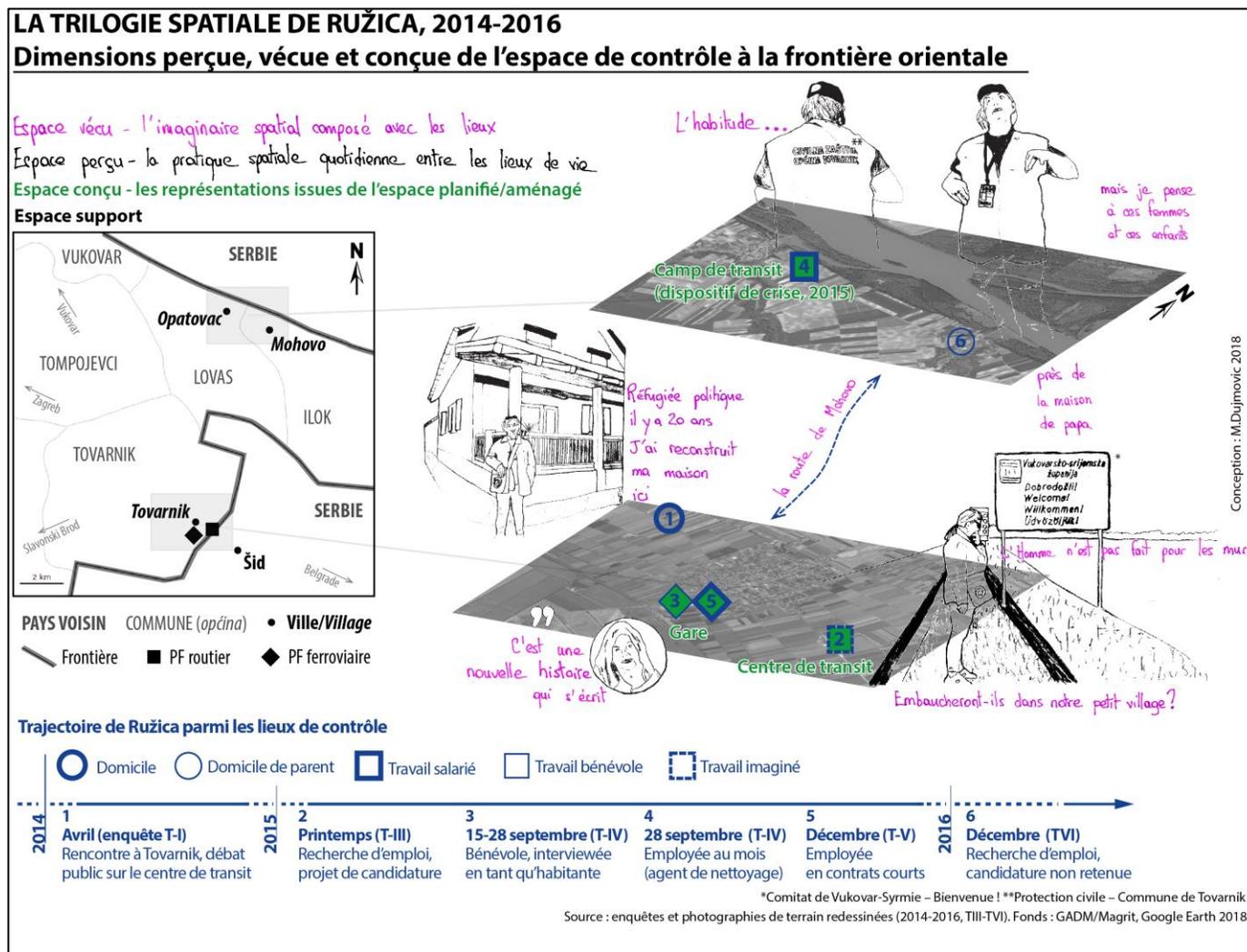


Carte 1. « Dans les pas de Rachid » : variation cartographique sur la triplicité de l'espace, Zagreb, 2013-2014



Source : Dujmovic 2019, p. 514

Carte 2. « Dans les pas de Ružica » : variation cartographique sur la triplicité de l'espace, Tovarnik, 2014-2016



Source : Dujmovic 2019, p. 575